Laponie suédoise

Juillet 2009

Me retranchant comme si de rien n'était derrière un rocher, à l'abri des regards, je déballai donc notre précieux attirail : deux cannes télescopiques (ce qu'on fait de plus costaud dans le genre), une centaine de mètres de fil ultrarésistant, un plein sac de plombs divers, une termitière d'émerillons, une grosse boîte de cuillers scintillant sous le soleil, de toutes les tailles, de toutes les formes, pour toutes les espèces de poissons et toutes les variétés d'eau douce.

— L'ennui, me dit James en regardant les segments de la canne à laquelle il avait imprimé une secousse du poignet pour lui faire prendre toute son extension, c'est que dans ma famille, celui qui pêchait, c'était mon frère aîné. C'était son affaire à lui, vois-tu, et il prenait son rôle très à cœur. Si bien que je devais faire comme si ça ne m'intéressait pas. Résultat : je n'ai jamais appris.

— Quoi ? Jamais tu n'as pêché ?

— Non. Jamais. Et toi ?

— C'est-à-dire que... moi aussi, mon grand frère...

— Donc, si je comprends bien, tu ne sais pas pêcher toi non plus.

— C'est un grand mot. Je sais, mais pas avec une canne. J'ai péché le maquereau... à la traîne. Et là, j'en connais un rayon.

— Le maquereau ! Et c'est maintenant que tu me le dis !

Il semblait au comble de l'agitation et une libellule tango, effrayée par ses gesticulations, s'empressa de fuir son chapeau.

— Pourtant, reprit-il après s'être calmé, si eux pouvaient le faire, ça ne doit pas être la mer à boire, non ?

— Assurément... Tu attaches la cuiller, les émerillons et les plombs à ce bout-là, et ensuite tu balances tout...

La chaleur était abominable. Nos afféteries l'étaient tout autant. La ligne s'emmêlait. Les hameçons se fichaient dans nos doigts. Baden-Powell eût été frappé d'apoplexie en voyant la facture du nœud, et une fois la ligne montée, ce fut pour constater que nous avions oublié les maudits plombs. Mais au bout d'un certain temps nous étions parés, fin prêts à faire un massacre.

— Au SAS ils estiment que le plus simple, c'est encore d'y aller à la grenade.

— Ils ont raison, approuva James.

— Oui, mais le major prétend que le mieux, c'est encore de te tremper la queue dans l'eau et de tirer quand ça mord.

— Essaie toujours, proposa-t-il.

Se campant solidement sur ses jambes, James lança la cuiller dans la rivière. Elle retomba — plof — à l'aplomb de l'extrémité de la canne. James tira. La ligne se rompit. Et nous voilà repartis pour tout le saint-frusquin... les émerillons, les plombs, la cuiller...

— Recommence. Essaie de lancer un peu plus loin. James prit du recul et balaya l'air de sa canne, latéralement, comme on vous abat une cognée sur un arbre.

À cet instant précis, eût-on dit, un frelon rayé de Bornéo, Vesta tropica de son nom, planta son dard dans ma fesse droite.

— Doux Jésus ! m'écriai-je.

C'est qu'il était énorme et plein d'articulations, ce frelon qui allumait dans le soleil des éclats rouges et argentés.

— Ferré ! fit James sur le ton du constat. Avec un hameçon comack planté dans l'arrière-train.

Un singulier gloussement éclata derrière nous, comme si soudain toute la jungle était en liesse. Dana, Léon et Inghaï s'étaient adossés aux rochers. Quand ils jugent quelque chose désopilant et savent qu'ils en ont pour un bon bout de temps à se bidonner, les Ibans commencent par s'allonger. Dana, Léon et Inghaï s'étaient allongés.

— Toi meilleur essayer avec harpon ! s'égosilla Léon, secoué d'un rire irrépressible.

Redmond O'Hanlon, *Au coeur de Bornéo.*

Dimanche 3 février 2009

Cela fait déjà quelques semaines que nous échangeons des mails pour déterminer les conditions matérielles et le lieu précis du séjour de pêche en Laponie.

Stephane gère toute la partie transport jusqu'à la région de la Suède lapone où nous allons. Avion vers Kiruna via Paris et Stockolm - hélicoptère jusqu'au camp de base - choix des meilleures correspondances - négociation des prix... C'est le meilleur de tous pour atteindre en la matière le résultat optimal.

De mon coté, je parcours la toile pour approfondir notre connaissance des rivières, lacs et vallées dont l'héliporteur trouvé par Stéphane nous donne, à grandes mailles, l'indication.

Je scrute le terrain sur google earth, j'arpente cette succession de forêts, de landes, de tourbières, de plateaux d'altitude, de molles collines qui constituent cette partie de la grande Laponie. Selection d'images, mises en trois dimensions, édition sur un « carnet des coins possibles de pêche ».

Je recoupe avec des données collectées sur des forums de discussion, des récits de voyage... mais problème, les plus interressants sont en suédois. Je suis devant cette langue inconnue comme un terrien devant le tableau de bord d'une soucoupe volante tombée de Mars.

A côté de ça, un échange passionnant avec un français qui est allé pêcher là bas et me propose quelques conseils éclairés et avisés pour me donner des chances de réussir une bonne pêche à la mouche.

Quant à Pierre, aprés un long silence, il nous transfère un début d'échange avec un gars qui semble connaître comme sa poche la région où nous nous rendons.

Mais il est avare de conseils précis. Les coins les plus sauvages doivent rester vierges, ou n'accueillir que des gens comme lui, blablabla, blablabla. Il aurait certainement pu être pisteur sioux sur le chemin de la guerre ou sherpa expert dans la traque du Yéti, mais pour l'instant, il ne fait que nous mettre l'eau à la bouche. Pierrot est l'homme de la situation pour le mettre à table. Il parle à l'oreille des ours. Il écoute les cailloux raconter leur histoire. Il flaire les champignons comme un autre mammifère terrestre les truffes, et il a même réussi à s'installer en vallée d'Ossau où vit la plupart de sa clientèle. C'est peu dire... Seul Pierre peut soutirer à ce trappeur lapon les

bons coins de pêche dans les territoires les plus sauvages.

Le voyage comptera un quatrième participant, Jérémie, le fils de Pierrot. Mais vu son âge, 12 ans, nous ne lui avons pas encore trouvé d'autre rôle que de porter les sacs, préparer les repas, faire la vaisselle, et veiller toute la nuit (donnée relative dans un pays où le jour, en juillet, ne tombe pas), pour éviter que nous ne soyons dévorés par une meute de loups féroces et affamés.

Samedi 4 juillet - A une semaine du départ

Il nous reste quelques jours pour parachever les préparatifs du voyage. Certains fondamentaux sont donc réglés : la logistique des déplacements (grâce à Stéphane bien sûr), la composition des sacs (grâce à Pierrot, qui a pris main la délicate question de l'optimisation du remplissage des petits volumes que nous aurons sur le dos).

Reste la question vitale du matériel de pêche. Bien sûr chacun a sur la question une idée relativement aboutie. Il est d'ailleurs intéressant de noter la diversité des options défendues.

Pour Pierrot, le tout téléscopique et les cuillères l'emportent : 3 cannes, à partager avec Jérémie, et une quarantaine de ces petits montages en métal qui viennent imiter la diversité de ce qui peut susciter l'appétit, la curiosité ou les attaques compulsives de la truite.

Cette combinaison traduit un souci d'efficacité et de minimalisme, et garantira certainement la régularité des prises de poissons de bonne taille.

Soucieux de mobilité, Pierrot trouve également dans ses choix techniques l'assurance d'un encombrement minimum, ce qui laissera dans son sac la place pour les prises recherchées.

Steph a, quant à lui, le goût de la technologie au service du geste de pêche. L'option de base, la cuillère, devrait également l'emporter.

Mais Steph ne se contentera certainement pas de cet unique scénario. Il n'y a qu'à voir le magasin de matériel qu'il s'est constitué dans les Landes pour la pêche sur le littoral pour se douter que ses boîtes rescelleront nombre d'innovations techniques adaptées à la pêche prés du cercle polaire.

Steph cherchera, en toute circonstances, à ne pas être pris de cours par la nécessaire adaptation de la technique de pêche au contexte. Et au fur et à mesure du séjour, il saura nous régaler de ses trouvailles qui font la joie des passionnés de pêche engagés dans une lutte intérieure pour le perpétuel dépassement de soi. La diversité des approches de la rivère ou du lac permise par cette attitude de combattant armé assurera l'approvisionnement du campement en prises de belle taille.

Quant à moi, fidèle en cela à mon goût du risque, voire du martyre, je m'apprête à faire le choix radical de la mouche. Cette forme de pêche est devenue à mes yeux la quintescence de la pêche. Elle suppose en effet plusieurs valeurs qui en fondent la noblesse et la rapprochent d'une véritable philosophie de vie.

Compréhension du vivant, car il ne saurait être question, au bord d'une rivière lapone, de présenter à la convoitise d'une truite l'imitation d'une crevette de Floride ou du freulon rayé de Bornéo.

Elégance du geste. Les circonvolutions de la soie dans l'air, impulsées par le mouvement pendulaire du bras qui anime la canne, formant un tableau digne de figurer au panthéon des oeuvres de l'esprit et de l'art qui placent notre civilisation au plus haut niveau qui soit dans l'histoire des hommes.

L'équipée sauvage du raid 2009

En pêche à la mouche, le geste compte autant que le résultat. Il en forme une partie consubstancielle.

Minimalisme matériel. La pêche à la mouche est l'antithèse de la chosification du monde. Une canne - un fil - un moulinet d'une rusticité totale - et une boîte de mouches.

La simplicité par excellence qui limite au minimum supportable votre dépendance à l'égard de la technologie.

Précarité de la vie. A la mouche il vous suffit d'une semaine de vent pour mourir de faim. Car cette forme de pêche nécessite une combinaison précise de temps, de température, de pressions atmosphériques qui font ressentir avec bonheur la relativité de votre place dans le monde.

Me voilà donc à la veille de m'engager sur la voie de cette heureuse austérité, mais pas sans douter. Car autant je considère la pêche à la mouche comme le résultat d'une hominisation réussie, autant je ne me considère résolument pas comme un bon pêcheur à la mouche.

Mon style se caractérise par une certaine lourdeur de l'approche, une imprécision du posé et une insensibilité des touches. Sans parler bien sûr de mes erreurs fréquentes dans le choix des mouches.

Mais cela me dépasse : je ressens au fond de moi l'urgence du défi.

Et en cas d'échec, maigrir un peu ne me fera pas de mal...

Le 10 juillet (20h30)

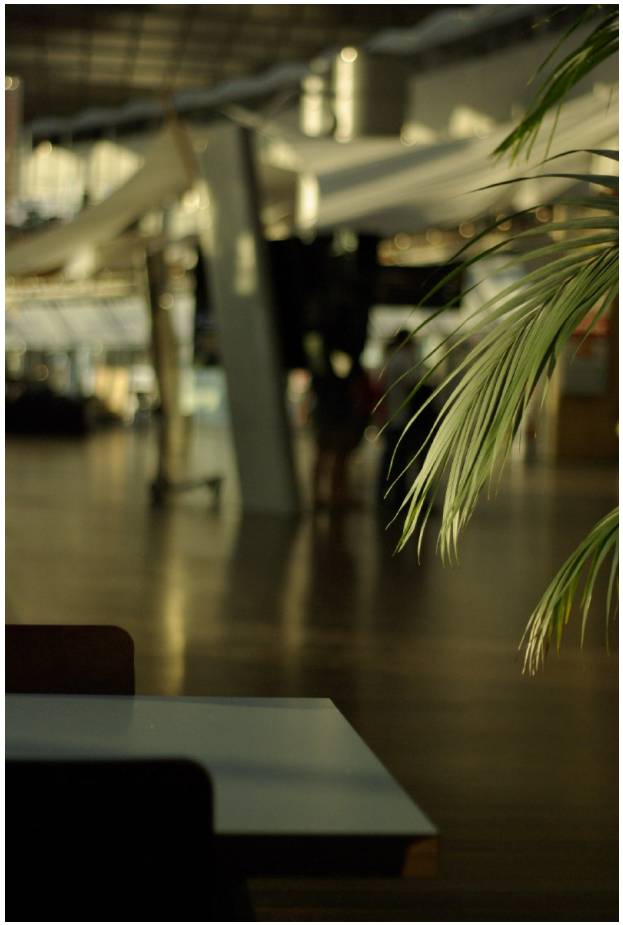
Transit à l'aéroport de Stockholm. Spacieux. Lumineux. Les immenses baies vitrées de l'aéroport laissent entrer un soleil rasant qui peine à se coucher.

Stéphane a réservé un hôtel, le Radisson, situé au coeur de l'aéroport. Pas de galère de convoyage de bagages pour cette halte qui ne doit durer que la nuit avant d'embarquer demain, direction Kiruna.

Jusqu'à présent, la logistique des transports s'est déroulé parfaitement. Juste de quoi creuser notre appétit à la faveur de longues heures passées debout ou assis, à passer d'un train à un avion puis d'un avion à l'autre.

Stéphane, retrouvé à Roissy, manifeste, comme chacun, son impatience de gagner le bord de l'eau.

Ce faisant, nous semblons partager une appétance assez répendue ici, en Suède. De nombreuses cannes se promènent, protégées dans leurs étuis



par des hommes visiblement impatients, de se mesurer à la faune aquatique suédoise. Le sac à dos semble également, à cette époque de l'année, l'emporter sur tout autre moyen de se préparer aux vacances.

Ce soir repas relativement copieux. Steph ne peut bien sûr s'empêcher de prétendre avoir fait le meilleur choix de menu. Peut-être est-ce sa manière à lui de se préparer à l'humilité qu'imposent les grands espaces ouverts et sauvages. Une dernière ruade d'orgueil avant l'épreuve.

Jérémie est quant à lui parfaitement à l'aise. Pas impressionné pour un sou par les turbulences qui ont accompagné l'attérissage à Stockholm alors que Pierrot suait et que je m'accrochais discrètement à l'accoudoir.

Question humilité, j'ai décidé au dernier moment, avant de quitter Pau, de ne pas mettre tous mes oeufs dans le même nid à mouches. Une canne au toc viendra suppléer au fouet lorsque celui-ci trouvera la rivière indifférente.

Humain, trop humain.

Lundi 13 juillet

Je n'ai pas écrit depuis deux jours. 2 jours c'est exactement le temps que nous venons de passer au campement.

Le taxi qui nous attendait à Kiruna nous a tout d'abord déposé en ville pour les derniers achats. Pommes, pain, camping gaz. Kiruna est une petite agglomération de 15 000 habitants entourée d'un côté d'une forêt de bouleaux et de l'autre d'une immense mine de fer (« la plus grande du monde » dixit Steph). L'exploitation a raboté la moitié des collines qui hier s'élevaient au dessus de la ville. Et elle n'a pas fini de donner de son minerai tant recherché : le centre ville a dû être déplacé et reconstruit pour pouvoir laisser s'étendre l'exploitation.

L'heure est calme. Le ciel est bas et gris. Les rues sont désertes. Les cités minières offrent partout dans le monde cette étrange athmosphère, où vous vous attendez à croiser à chaque instant des jeunes filles qui voudraient vous suivre, au loin, mais qui savent bien qu'elles se marieront à un mineur, et que leurs premières grossesses ramoliront cette fermeté qui faisait le charme de leur jeunesse.

La route qui nous mène à l'héliport file en ligne droite entre les bouleaux et les premiers lacs.

Nous dépassons 2 jeunes motards équipés d'une canne et croisons un fondeur qui patine sur des skis de fond à roulettes.

Etrange pays...

L'héliport se trouve au bout de la route, au fond d'un chemin de terre. Là, à notre grande surprise, prés d'une soixantaine

de personnes sont rassemblées, attendant visiblement sur l'air de décollage leur tour. Un hélicoptère est à l'arrêt.

Le point avec le pilote qui nous accueille est l'occasion d'une discussion sur le point d'attérissage.

2 options s'offrent à nous :

- soit direction sud-ouest, vers un ensemble de lacs et de petits torrents qu'un homme au physique « hémingwayen » (regard bleu acier) et à la conversation très sympathique, que nous avions croisé sur le vol Stokholm-Kiruna, nous avait conseillé. Une promesse, selon lui, d'Artic char, et de la plus belle taille ;

- soit direction nord-est, vers le spot auquel nous avions pensé initialement, dont tout le monde nous garantit qu'il est d'une grande beauté, que les truites peuvent être énormes, que des Artic char peuvent également être attrapées, mais que tous ces avantages ont pour conséquence une fréquentation assez courante de groupes de pêcheurs déposés en hélicoptère. Comme nous quoi...

La discussion nous amène à valider l'option 2 en nous disant que même s'il peut y avoir quelques campements, ça ne devrait pas être les Champs Elysées. Aurons-nous raison ?

Le moment du décollage est enfin arrivé. Un léger vent s'est levé. Il bouscule l'appareil qui s'élève. Les mines de Pierrot et Jérémie ne sont pas totalement rassurées. Stéphane joue le GI Joe assis à côté du pilote, un casque avec micro vissé sur les oreilles. Le paysage qui se découvre sous nos yeux, au fur et à mesure que l'appareil prend de l'altitude, permet à nos rêveries nourries de lectures depuis des semaines de prendre enfin corps. Hauts plateaux, longues vallées humides, nuages omniprésents, végétation rase et riche de mille teintes de vert...

L'excitation est palpable dans le cockpit.

Samedi. Environ 17h

L'hélicoptère s'éloigne dans un ciel bleu parcouru par quelques nuages de beau temps. Nous nous sommes faits déposer au bord d'un lac, repéré sur la carte, en retrait de la Léavasjokke.

Celle-ci déploie ses méandres au creux d'une longue vallée ouverte. Les nuages projettent leurs ombres sur les flancs des collines qui dominent le lit majeur de la rivière.

La végétation, globalement rabougrie, varie entre les touffes d'herbes marécageuses, les champs de rodhodendrons, les prés de lichens jaunes, verts, marrons, les tourbières, que l'on trouve en s'élevant en altitude, et les petits peupliers orphelins, distribués de manière apparemment aléatoire dans ce paysage, parfois rassemblés par petits groupes de 10 ou 15, mais la plupart du temps isolés comme s'ils boudaient leur espèce.

Le campement installé, nous répondons à notre impatience d'en découdre en montant nos cannes. Jérémie jette une premère ligne, préparée par Pierrot, et attrape une truitelle dans le lac, juste au pied de la base.

La prise est modeste, mais prometteuse.

Quelle erreur. Ce lac se trouvera être, au fil

du séjour, vide comme une baignoire.

Une fois prêt, Stéphane et moi équipés de nos waders (Pierrot n'a pas voulu en amener avec lui), nous rejoignons la rivière.

Le reste de la journée n'entrera pas dans les annales des pêches extrêmes. Au retour au camp, le compte est inquiétant : 2 truites (une certes jolie mais l'autre au stade prépubère) ramenées par Stéphane, rien dans ma besace ni dans celle de Pierrot, et le sentiment larvé que cette rivière fit peut-être un temps le bonheur des rares pêcheurs qui parvenaient à l'atteindre, mais que l'hélicoptère l'a mise depuis quelques années à portée de canne du poindre pêcheur suédois du dimanche.

Le repas est silencieux. Le clan Tillement va se coucher. Je reste encore un peu dehors, histoire d'oublier ma frustration dans la contemplation d'un soleil qui n'en finit pas de se coucher.

La "nuit" lapone

Aujourd'hui, ma canne à mouches n'a eu strictement aucun effet sur la rivière.

Je me console en me disant qu'au moins je n'ai perdu aucun leurre. Bien maigre consolation quand le but du pêcheur n'est pas de revenir au campement avec ses seuls appâts.

La nuit qui s'ensuit est bonne. La légère pénombre qui accompagne la disparition quelques heures du soleil derrière les collines, du nord/nord-est jusqu'à l'est, est juste assez épaisse pour ne pas perturber outre mesure le sommeil. Nos nuits devraient donc être supportables.

Le lendemain, dimanche, effacera totalement les premières impressions de la veille.

En fin de journée, nous ramènerons 5 poissons au camp : 4 truites dont 2 font dans les 45 cm, et 1 Artic char, plus modeste.

Ce soir là c'est moi qui l'emporte (c'est ainsi, un pêcheur cherche toujours à ramener une plus grosse truite que les autres. C'est un peu infantile, primaire, mais lorsque vous montez sur la première marche du podium et que vous laissez derrière vous deux compétiteurs acharnés comme Pierre et Stéphane, c'est plus fort que vous : une petite pointe d'orgueil vous saisit. Humain trop humain...)

En parcourant la rivière ce jour là, nous avons compris les raisons de sa notoriété. Ses longs méandres sont riches d'une variété incroyable de spots de pêche.

Les larges rapides à eau faiblement

profonde succèdent à des zones de calme où l'on sent, dans les légers remous qui entourent les plus gros rochers immergés, la présence du poisson tant recherché.

Les waders permettent de rentrer assez loin dans l'eau, pour gagner un caillou à partir duquel la pêche est possible, en aval, sur 200 à 300 m2 d'une eau sombre, qui devient cristalline une fois frappée par les rayons du soleil.

Au débouché des ruisseaux qui ont traversé les marécages bordant la rive droite, se forment des grandes baignoires presque immobiles. A certains endroits, la rivière s'élargit sur prés de 200 mètres. Elle se sépare en deux ou trois bras qui sont autant de zones à explorer.

Sous un temps clément, ponctué d'éclaircies qui ravivent les éclosions, protégés du voile d'apiculteur que j'ai amené, nous atteignons un stade d'extase qui est tout ce que nous désirons vivre après un si long voyage.

Ce jour-là, ma canne au toc n'a réagi qu'une seule fois, mais quelle fois ! Une magnifique truite saumonée, une Artic char, de 45 cm, s'est ruée sur mon leurre, un rapala imitant un petit poisson gris/bleu. Stéphane et Pierre ont eu le même succès avec une imitation de petite truitelle.

Nous avons passé ces belles heures de pêche en deux groupes. Steph et moi avons descendu la rivière alors que Pierrot et Jérémie la remontaient, prospectant les trous à proximité de la berge que leur équipement (pantalons et chaussures de marche) les contraignaient à longer sans pouvoir entrer dans l'eau.

Le poids du leurre permettait tout de même à Pierre d'aller prospecter le milieu de la rivière et y débusquer là un poisson qui ne s'attendait pas à vivre une expérience si désagréable.

Au retour au campement, une fois changés, nous avons préparé le repas.

L'appétit s'était profondément creusé pendant ces heures de marche et il ne fut que faiblement comblé par les deux barres de céréales et les quelques abricots secs qui nous accompagnaient.

Première dégustation de truites : la quantité et la qualité sont au

rendez vous. La truite saumonée ramenée par mes soins gagne une seconde palme, après sa taille : son goût.

Plus grasse que la fario, sa chair rosée fond tendrement sous la dent. Ce soir là, le voyage nous a comblé et a permis que se réalise la promesse lapone.

Signe de cette grâce : même Steph et Jéjé qui avaient tendance à se provoquer et se jauger tels 2 jeunes cerfs, ont fait taire leurs joutes oratoires. Il faut reconnaître que leurs prises de bec douces amères avaient tendance à commencer à nous lasser Pierre et moi.

Profitons-en pour décrire en quelques mots la manière dont Jérémie se sort de cette aventure. Il fait tout d'abord preuve d'une excellente résistance physique. Il suit parfaitement le rythme des marches et ne râle jamais, même lorsque le terrain devient humide et que des nuées de moustique s'élèvent à chacun de ses pas dans les quelques marécages où Pierrot a le bon goût de l'amener.

Certes, le soir venu, il s'endort comme une masse, mais sa résistance révèle parfaitement la provenance de ses gènes et de son éducation physique au grand air des montagnes pyrénéennes.

Côté pêche, une vocation est née au bord de ces eaux lapones, cela ne fait aucun doute. Ses prises sont de plus grosses de jour en jour et sa technique rappelle dans les grandes lignes celles de son père. Debout sur la berge, à peine dissimulé, il balance, d'un geste sec sous le niveau du bras, son leurre en le ramenant vers lui, tantôt à droite, tantôt à gauche, à vitesse très régulière.

Côté caractère, je dirais que ce voyage lui fait le plus grand bien. Par la force des choses, la journée met à l'épreuve sa patience, quand rien ne se passe au bord de l'eau, ou que le repas met du temps à se préparer. D'un autre coté, il s'adapte bien à l'agressivité du lieu.

Les moustiques représentent la principale gêne (leur

présence est quasiment incessante). Il s'en accoutume en multipliant les couches de vêtements et en ne se départissant quasiment jamais de son voile d'apiculteur. Je me demande s'il ne dort pas avec. L'objet forme comme un masque de protection derrière lequel il semble penser que rien ne peut lui arriver. Son caractère un peu gourd aux encoignures l'a néanmoins mis dans une situation délicate lorsque, dans un geste brutal et compulsif, il a cassé un élastique du voile, affaiblissant ainsi son efficacité, et qu'il a alors manifesté l'effroi d'être envahi d'insectes rampants, grouillants et piquants. Il a fallu toute la patience de son père pour passer juste à coté d'une crise d'hystérie.

Côté comportement social, je suis convaincu que ce voyage là aussi sera profitable au plus haut point, il apprend :

- que partager un repas ne signifie pas nécessairement se jeter dessus pendant que tout le monde s'active, qui à l'entretien du feu, qui au débitage des filets de truite, qui à la préparation du riz ou de la soupe, et qu'il n'est pas vérité biblique que tous les plus gros et les meilleurs morceaux lui soient naturellement destinés ;

- que se répartir les tâches du quotidien engage la participation de chacun à la hauteur de ses possibilités, et que ne pas savoir faire le feu destine assez naturellement à assumer la vaisselle. Sur ce dernier point Jérémie a fait montre, dès les premiers jours, d'une très louable conscience. Sur les deux précédents, il faut bien reconnaître que cela a été un peu plus lent. Mes espoirs sont néanmoins bons que tout aille en s'améliorant un peu plus chaque jour.

Le lendemain, lundi, nous nous sommes levés résolus à aller à la découverte de petits laces situés au sud-est, en altitude. L'ascension sur une pente douce, herbeuse et légèrement pierreuse nous mène à destination au bout d'une heure et demie.

Le temps, légèrement couvert et venteux, nous rafraîchit. Pendant qu'au bord des lacquets je sors carnet et stylo pour écrire quelques pages de cette histoire, Pierre attrape au bout de deux lancés une belle truite saumonée. Le début prometteur fait redoubler d'efforts les deux frères.

Mais le temps passe et n'a pas pour effet que d'accumuler au dessus de nous des nuages annonciateurs de pluie. Le repas, à base de 3 tranches de saucisson, vite englouties, précède une levée de camp sous les premières gouttes. L'averse sera de courte durée. Hélas, me tenterais-je à affirmer, dans la mesure où les moustiques ne nous oublient que rarement, et notamment

quand il pleut.

Nous nous séparons dans la descente, Pierre et Jérémie d'un coté, Steph et moi de l'autre. Les waders dans les sacs à dos sont en effet promises à être sorties dès que nous retrouverons la rivière, ce qui arrive après 5 kms d'une marche qui nous a semblé interminable. Déjà 10 kms dans les jambes depuis le matin, et la fatigue commence à se faire sentir. Nous pourrions nous reconstituer avec une bonne barre de céréales ou un fruit, mais imprévoyants que nous avons été, nous n'avons rien pris en quittant le camp le matin. Nous devons nous contenter d'eau fraiche tout au long des 5 kms de rivière que nous avons à remonter pour rejoindre la tente.

Nous atteignions la rivière à un endroit magnifique. Un long bras de rivière tranquille, où l'on devine la présence de grosses truites. Stéphane rêve déjà de venir installer là son campement l'année prochaine. Il est vrai que la position excentrée de notre installation par rapport à la rivière, et au bord d'un lac au dessous de tout en matière de pêche, nous fait passer à coté du coup du soir, et nous contraint à de longues marches à chaque fois que nous partons pêcher. Mais c'est ainsi...

Au bout d'un quart d'heure, Steph et moi nous séparons pour pêcher. Alors que je tente les premiers lancers, je vois Stéphane remonter vers moi la main en l'air. Il est assez prés pour que je constate qu'il n'accourt pas vers moi pour me monter la prise du siècle, mais trop loin pour me permettre de comprendre les raisons de cette soudaine excitation.

Je le rejoins sur la berge pour constater qu'il s'est enfoncé entre le pouce et l'index l'hameçon de son leurre, une magnifique imitation de petite truitelle orangée, qui, enfoncée là, semble totalement déplacée.

Le leurre est équipé de deux hameçons chacun pourvu de trois pointes armées d'ardillons. C'est l'une d'entre elles que Stéphane s'est enfoncé dans la chair en tentant de sortir un magnifique poisson (il est vrai que si tout cela n'avait eu pour origine que la capture d'un vairon, l'incident en eut eu moins de panache).

Je parviens à décrocher le corps du leurre mais l'hameçon à trois poin-

tes reste planté à la main par l'une d'entre elles.

Stéphane décide bien sûr de continuer à pêcher et déclare qu'il laissera Pierrot l'opérer sans anesthésie et avec des outils non stériles dès qu'il sera rentré au camp...

Dans la remontée, nos chemins se séparent. Je parviens, au bout d'une heure et demie environ, à regagner la tente avec une belle truite qui a eu la gentillesse de s'accrocher à mon rapala, lui qui pourtant ne ressemble à rien de très familier dans ces eaux du nord de la Suède.

Je suis exténué et affamé. Stéphane est déjà là, tournant autour de son hameçon mal placé, à chercher une solution. Le docte verdict de Pierre tombe : il ne peut rien faire. La pointe diabolique est trop profondément enfoncée. Il faut une intervention dans les règles de l'art.

Stéphane soupèse les solutions qui s'ouvrent à lui et choisit la plus radicale : un aller-retour à Kiruna via hélicoptère et taxi.

Après quelques coup de fil (le portable étonnamment passe dans ces lointaines contrées), voici qu'il annonce que l'hélicoptère arrive dans un quant d'heure (il est 20h30), et que si tout se passe bien, il sera de retour le lendemain matin entre 8h30 et 10h.

Et comme un bonheur ne vient jamais seul, Steph propose de profiter de cet incident pour déplacer d'un coup d'hélico le camp à son retour. La décision est donc prise. Nous l'attendrons demain matin, les sacs emballés, prêts à être embarqués dans les soutes de ce taxi des airs.

Nous passons la dernière soirée au bord du lac, Pierre, Jérémie et moi.

Après une petite toilette pour tout le monde, et un repas tranquille, car l'air sec nous met à l'abri des moustiques, Pierre et moi commençons à préparer les sacs pour n'avoir le lendemain matin que la tente à replier.

La nuit est paisible et je profite de l'absence de Stéphane pour m'étaler de tout mon long dans la tente.

Stéphane trouvant le réseau téléphonique à l'ombre d'un peuplier...

... s'embarquant pour l'opération de sauvetage de la semaine